

La chèvre émissaire

Publié le 25 Novembre 2015

D'ailleurs ces fameuses "couches subconscientes", ces petits moteurs des diverses actions dont la somme donne l'arrière-fond de toute l'activité d'un homme donné, sont en général de petites saloperies assez dégoûtantes.

L'inassouvissement, Witkiewicz

Q

u'il s'agisse de Witkiewicz ou de Gombrowicz, on ne monte décidément jamais assez ce théâtre polonais carnassier, sournoisement drapé d'humour noir, semé d'embûches (pour qui le joue) et de plongeurs dans le sous-sol humain (pour qui y assiste). L'équipe du By collectif a pour sa part misé sur *Yvonne*, et promène depuis l'an passé sa pièce de la Fabrique culturelle à l'Espace Cobalt – ce vaste lieu implanté en 2014 sur la zone du 50CINQ, et qu'il convenait de s'appropriier, d'une façon ou d'une autre. Nous y reviendrons.

Terminée en 1935, la pièce envoie les premiers signaux du théâtre turbulent qui précisera ses contours dans les années 50 – *L'absurde naissait sous ma plume puis se développait, virulent, et le résultat ne ressemblait guère aux pièces qu'on écrivait à l'époque*, confie Gombrowicz dans *Souvenirs de Pologne*. Élément novateur, l'aphasie de son personnage principal bien sûr, sur laquelle l'auteur ne s'est pas trompé puisqu'il a fini par mener le procédé à son terme, coupant les rares répliques d'*Yvonne*.

« Elle va user toutes nos fenêtres avec son regard »

Le nerf de cette guerre-là tient en peu de mots : au grand dam de sa royale mère et de son royal père, et globalement de tout son entourage, le prince Philippe tombe désamoureux (oui) de cette créature mal dégrossie portant nom d'*Yvonne*. Désamoureux, car c'est l'évidente impossibilité d'aimer une telle personne qui va pousser le prince à bousculer les lois de sa société, jusqu'à tenter d'extravagantes fiançailles, jusqu'à aspirer rejoindre l'insoutenable amour.

Mollusque dérangent, l'apathique *Yvonne* promène sur le plateau sa présence flasque, invertébrée, décérébrée. Bien étrange rôle à incarner, et de façons multiples – même Pina Bausch en a proposé une approche chorégraphique dans l'opéra mis en scène par Kurt Horres. Delphine Bentolila aborde le personnage par le vide et par la bulle, s'employant à déplacer son corps et son regard en dehors de toute considération psychologique ; tout juste physique, et encore, en suivant essentiellement la loi de la gravité. Chaque seconde passée au côté des autres – bipèdes plus traditionnels, quoique d'extraction noble et d'un fond vicieux – joue comme révélateur, comme catalyseur : l'incongruité d'*Yvonne* vient lever des masques et questionner en chacun l'évidence d'être là, d'exister sous une forme unique (et discutable).

Au-delà du personnage central, il est cent façons de monter cette pièce glissante comme un poisson de vase ; bien des façons également, en terme de tonalités, d'imposer cette fable cruelle au public. Le choix de By collectif se porte sur une cruauté festive, vivifiée par un imaginaire visuel de décadence moderne – au début tout au moins. Les comédiens viennent chercher le rire et ne peinent pas à le trouver, tirant parti des décalages de la pièce, les uns par des attitudes corporelles délurées – Stéphane Brel et Julien Sabatié-Ancora nous gratifient d'un burlesque gestuel comme on n'en voit plus guère – les autres se donnant davantage dans leur rapport au texte – Samuel Mathieu et Magaly Godenaire campent un efficace et boulevardier couple royal. Pour ce qui est de rendre la charge symbolique du tableau final et la violente dimension sacrificielle de la pièce, la mise en scène, toutefois, rate le coche ; l'impact est comme dilué par les sourires. De même, on reste surpris, plus que convaincu, par cette esthétique à deux vitesses qui, on le voit bien, relève de l'occupation du lieu : la modernité glaciale et venimeuse de la scène inaugurale (et finale), très en vogue mais sensée sur cette pièce, laisse ensuite place à une approche résolument classique, entièrement rivée à l'acteur, et dès lors le spectacle s'installe un peu trop, à l'image de ses spectateurs désormais assis... Sans doute manque-t-il un cocon scénographique plus musclé à cette partie centrale, dans la perspective de rejoindre l'univers des premières minutes, notamment.

Un rien banal, donc, mais sur la tonalité choisie par le collectif, tous les ingrédients sont là ; ils n'attendent, en somme, qu'une harmonisation. ||

Manon Ona

Mona / Le Clou dans la Planchette

Théâtre

Yvonne

D'après *Yvonne princesse de Bourgogne* de Witold Gombrowicz

Mise en scène : Delphine Bentolila – Nicolas Dandine

Avec Alexandra Artero, Stéphane Brel, Delphine Bentolila, Nicolas Dandine, Magaly Godenaire, Lionel Latapie, Samuel Mathieu et Julien Sabatié-Ancora

Création lumière : Philippe Ferreira

Mixage son : Paul Monnier – Volume Original

Scénographie : Nicolas Dandine

Regard complice : Valérie Dubrana

Le 25 Novembre 2015

Espace Cobalt